

D. Escarpit

QUATE CONTES MEDOQUINS

QUATRE CONTES DU MÉDOC

par

Lo CRAC de CODESSAN (Galhan-de-Medòc, començament dau siècle XX)

et

Jean-Théodore BLANC (1840-1880), Le Bouscat, Bruges.

Ierarquia daus sorcièrs gascons de Medòc

Hiérarchie des sorciers gascons du Médoc



Meitat Petit Holet - *Demi Petit Feu-follet (stade pré-initiatique)*



Petit Holet - *Petit Feu-follet*



Ligador - *Lieur, jeteur de sorts*



Ganipòta - *Changeur de forme, équivalent du leberon périgourdin*



Lopmanin - *Loup garou*



Franc Sorcièr - *Sorcier à part entière*

Note sur la graphie

Les parties occitanes de ce recueil ont été transcrites en graphie occitane classique, dans le respect des préconisations du CLO (Lingüistica occitana, n°6, décembre 2007) devenu depuis Conseil Permanent de la Langue occitane.

La graphie occitane classique, dont les fondements sont plus que millénaires, n'est pas une graphie phonétique, mais étymologique. Son but n'est pas de retranscrire la prononciation des mots, mais de proposer pour la langue occitane un système satisfaisant de graphie qui lui corresponde pleinement. En cela, les mots ne s'écrivent pas comme ils se prononcent - ou plus exactement ne s'écrivent pas comme on les transcrirait en français - mais selon un ensemble de règles. La double dimension orale/écrit permet deux degrés d'approche de la langue : la façon de la dire, qui permet de laisser la liberté d'expression à la grande variété de formes dialectales et sous-dialectales dont l'occitan est riche, et la façon de l'écrire, donc, avec des règles qui sont les mêmes pour tout le domaine d'oc.

Comme toute langue, l'occitan est une langue à la fois plurielle et une. Personne n'est plus attaché que nous au respect de la dialectalité. Nous sommes partisans de laisser la langue occitane, à l'oral, se parer des couleurs de ses formes les plus locales, puisqu'aucune forme standardisée unanimement acceptée n'en existe (la fameuse *dachsprache*, la langue-toit de Kloss). Par contre, l'existence d'une graphie commune dite « englobante » permet de montrer cette unité dans la pluralité qui est l'approche que nous considérons la plus pertinente pour la langue occitane.

Comme tous les textes occitans antérieurs aux développements successifs de la graphie occitane dite « classique » et étrangers aux normes félibréennes, nous sommes confrontés à une certaine liberté dans la transcription des mots, ainsi qu'à un certain nombre de gallicismes qui émaillent cette langue spontanée, vierge de tout souci de conformité à un idéal occitaniste. Nous avons d'une part fait le choix de laisser en italique les francismes les plus flagrants. D'autre part, nous avons décidé de transcrire des formes telles que *ancièn*, *ancièna* ; *bilèn*, *bilèna* respectivement *ancian*, *anciana* e *vilan*, *vilana*. Nous avons fait le même choix pour le verbe *sézi* / *sazi* que nous avons graphié systématiquement *sasir*. Ce choix - discutable par principe comme tout choix - a été motivé par le souci d'harmoniser autant que possible la forme écrite de la langue, même si nous persistons - encore une fois - à encourager à prononcer selon la réalité phonétique du pays.

Le Prat Lauret

Ou

Souvenir de mes 20 ans

Emilie ! quel nom aimable ! Et que celle qui le portait avait de charmes, à 18 ans ! Partie pour l'étranger avec sa famille depuis 30 ans, je ne l'ai pas revue.

Malgré mes cinquante ans son souvenir charmant me poursuit encore, et j'éprouve grand plaisir à raconter un épisode de ma vie, épisode de sorcier (?) auquel elle fut mêlée... en imagination, hélas !

Décembre 1884

- Le Sorcier -

Je suis né à Lesparre, capitale du Médoc, pays des sorciers. Mon enfance a été bercée par les contes de mon grand-père Brochard qui était, dit-on, ligador, et par ceux de mon oncle Perrus qui était ganipòta.

Une nuit j'ai failli devenir sorcier moi-même dans les circonstances suivantes.

En 1854, au mois de juin, j'avais 20 ans, j'étais amoureux d'une belle jeune fille nommée Émilie, et j'étais payé de retour. Je l'aimais à la folie. Nous avions projeté de nous marier sans retard, mais à cet âge je n'avais ni position ni fortune, et lorsque nous fîmes part de notre intention à nos parents, nos projets furent rejetés bien loin.

Je cherchais dans ma tête un moyen de surmonter cette difficulté, lorsqu'une idée me fut suggérée, sans doute par les mânes de mon grand-père Brochard et de mon oncle Perrus.

J'avais souvent entendu parler de sorciers et de revenants, dans ma famille, et au pouvoir surnaturel qu'avaient ces êtres privilégiés, ma résolution fut bientôt prise.

Justement, dans un hameau appelé Le Pas-des-Murailles, non loin de Lesparre, habitait un meunier nommé Lambert qui passait pour Sorcier. Je résolus d'aller le consulter.

La nuit du jour qui suivit cette détermination je ne dormis guère : mes pensées flottaient entre la crainte de me confier à un sorcier, et le désir de posséder ma chère Émilie. Cependant ma résolution était arrêtée. Le lendemain, de bonne heure, je me rendis au Pas-des-Murailles.

L'habitation du père Lambert était une maison basse située le long d'un ruisseau d'eau courante bordé de grands peupliers et de saules. Près de là, sur le ruisseau, se trouvait un moulin dont le tic-tac égayait les alentours. Une planche jetée sur le ruisseau servait de pont à la maison. Je franchis ce pont tremblant et je heurtai à la porte, non sans une certaine émotion.

Une vieille femme vint m'ouvrir.

- Qué voletz ? dit-elle.

- Je désirerais parler au père Lambert.

- Es au molin.

Et la vieille femme referma la porte sans me donner le temps de la remercier de sa peu gracieuse réception.

Le père Lambert était, en effet, à son moulin dont le toit paraissait à une centaine de pas à travers les arbres. Je m'y rendis en suivant le long de l'eau un petit sentier ombragé.

La porte était fermée. Au moment de l'ouvrir mon coeur battit plus fort ; je pressai néanmoins le loquet. Je ne vis d'abord personne, mais j'appelai le père Lambert.

À ma voix un petit homme, gros, rond, enfariné, sortit de derrière la tourelle en planches où se meuvent les meules, et s'avançant vers moi, me dit d'un air ouvert et d'un ton délibéré :

- Adiu gojat !

Je ne connaissais pas le père Lambert, il ne me connaissait pas non plus, mais cette façon joviale de me saluer le premier me fit bien augurer du sorcier. D'ailleurs sa figure réjouie dénotait suffisamment que j'étais en présence d'un homme au coeur franc et honnête.

- Pardon lui dis-je, père Lambert, si je vous dérange ; j'ai une affaire importante à vous communiquer. Vous ne me connaissez pas ? Je suis le fils de...

- A ! Aquò's tu, gojat, que sès lo hilh dau cassaire e lo petit hilh de Brochard ? Ne t'aví jamès vist, mès te coneishi. Aquò's tu qu'ères si vaurien quan ères joène ; aquò's mèsmas tu, crèdi, que vingures i a quauque d'un an darraubar mas peras dens lo casau. Mès aquò's daus escarnis de joenessa, e te los perdoni de bon còr. Qué desiras de jo ? Qué pòi har per tu, mon en.hant ?

J'étais interdit, je l'avoue, de la brusque franchise de cet homme, et je ne savais que répondre. Cependant je balbutiai quelques mots d'excuses, car j'avais bien été capable, à 10 ou 12 ans, de voler les poires du père Lambert, et si je n'avais pas volé les siennes, j'en avais volé bien d'autres.

Après m'être remis je lui dis :

- Père Lambert je viens vous voir pour une affaire sérieuse, je vous prie de m'accorder un moment d'entretien.

- Oui, abèca plesir. Mais *puisque* aquò's seriús, anam sortir *parce que* lo traquet dau molin nos geinaré per parlar. Ten, vèn te seitar aquí sus la banca, devath lo fraishe, parlarem tot a nòsta aisa.

Nous sortîmes et allâmes nous asseoir sous un grand frêne, au bord du bief du moulin.

- Vejèm, gojat, qu'es aquò ?

- Père Lambert, lui dis-je, je suis amoureux.

- Aquò ne m'estona pas. Un bèth dròlle coma tu pòt l'estar. E sans dobte la gojata es minhona ?

- Oui, elle est jolie, elle est belle, et je l'aime à la folie ; mais ses parents, ni les miens, ne veulent nous marier parce que je n'ai ni fortune, ni position. Je viens vous consulter pour me tirer d'affaire.

- E qué vòs que ie hashi, mon en.hant ?

- Écoutez, lui dis-je, j'ai entendu dire que vous étiez sorcier. Si vous l'êtes, je vous prie de m'initier à vos secrets. J'ai bien réfléchi, je suis bien résolu, et je ne reculerai devant rien pour posséder celle que j'aime.

- A ! Aquò's un aute afar, gojat ! Mès ne vodrés pas, per asard, ager recors a daus moièns desonèstes per possedar la gojata ?

- Oh ! non, dis-je, je ne veux pas user de moyens desbonnêtes, mais je puis-je pas l'obtenir sans qu'il n'en coûte rien d'honneur, ni de considérations ? Si je devenais riche tout d'un coup, par exemple, et que ma fortune ne portât tort à personne, toutes les difficultés seraient levées. Et cette fortune ne puis-je pas l'avoir par le sortilège ?

- Escota, me dit-il, as vingut me trobar abèca confiança, aquò me hèi plesir. Ne sèi pas encara franc sorcièr, ne sèi que lopmanin. Ton grand-père Brochard èra ligador e ton oncle Perrús èra ganipòta. A la consideracion d'aquèras gens qu'èran mos amics e abèca losquaus èi anat au sabat, vòi bièn har quauquoren per tu ; mès mon en.hant, coma lo disèvi totara, aquò's bièn seriús. Pòi te procurar lo moièn d'ager de la fortuna, mès aquò te costarà car.

- Cela m'est égal, coûte que coûte je veux Émilie.

- Apuèi te dirèi, mon gojat, que la fortuna n'hèi pas totjorn lo bonur. *Tel* que me vèdes, jo n'èi jamès volut d'aquò, èi preferat restar molinèir. E me tròbi urús atau.

- *Vous pouvez avoir raison, père Lambert, mais dans mon cas la fortune seule peut me donner le bonheur.*

- Anem, vedi que ton partit es pres ; e *puisque* lo vòs absolument, ie consènti. Escota, per devinir riche tot d'un còp, fau te donar au diables.

- *Me donner au diable !*

- *Oui*, aquò's lo sul moièn onèste que coneishi. Te disèvi bien, totara, qu'aquò te costaré car !

Cette idée de me donner au diable me fit passer un frisson par tout le corps. Cependant me rassurant :

- *Eh bien ! dis-je je me donnerai au diable s'il le faut.*

- Alavetz aquò's bien entendu ? Consèntes a te donar au diable ?

- *Oui*

- E ben vas me lo jurar sus mon pau avant que haishi las demarchas necessèras e que te servi de pairin, car te fau un pairin e te'n servirèi.

Et le sorcier rentra dans le moulin d'où il rapporta un bâton blanc.

- Aquò, vèds gojat, es un pau de saüc ; aquò's eth que m'a hèit recèber lopmanin au Prat Lauret e aquò's emb d'eth que vauc au sabat de temps en temps. - Vas me jurar de la man gaucha sus aqueth pau, que sès bien decidat a te donar au diables, que n'auràs pas peur arribe qu'arribe, e que ne diràs jamès a persona ce que veiràs, ni entendràs, ni haràs.

Ce commencement d'initiation ressemblant à un engagement, me fit venir la chair de poule. Néanmoins j'étendis la main gauche sur le bâton que me tendait le sorcier, et je dis :

- *Je jure sur ce bâton que je suis prêt à me donner au diable pour avoir des richesses et épouser celle que j'aime. Je jure que je n'aurai pas peur quoi qu'il arrive. Je jure de ne jamais dire à personne ce que j'aurai vu, ce que j'aurai entendu, ni ce que j'aurai fait.*

- Aquò's bièn, *me dit le père Lambert*, adara te valà quasi de la *Confrérie*, sès a meitat Petit holet, e te tindrà qu'a tu de ganhar tos grades e de devenir Ganipòta, Lopmanin e Sorcièr. Mès fau que te prevèni d'una causa : fadrà que haishièm amassa lo viatge dau Prat Lauret. Aquò's alà que se han las ceremonias ; aquò's alà que te donaràs au diables, e coma te l'èi dit, te servirèi de pairin. Aquò's lonh d'aquí mès as bona cama ?

- *Je suis prêt, quand vous voudrez nous partirons.*

- N'es pas encara lo moment, te previndrèi quan fadrà. Anem adara pòs te n'anar, e surtot ne'n dises rèn a diguns.

- *Oh ! ne craignez rien. D'ailleurs j'ai juré, je ne trahirai pas mon serment. Bonjour père Lambert.*

- Anem, adiu mon hillhòu.

Je quittai le père Lambert en proie à une surexcitation étrange ; j'avais la tête en feu, mais la fraîcheur des prairies que je traversai pour m'en retourner, et la perspective de la félicité tant désirée me remirent dans mon assiette. Je rentraï chez moi sans que mes parents se fussent aperçus de mon équipée.

Trois mois environ s'étaient écoulés depuis ma visite au père Lambert, lorsqu'un matin du mois d'octobre je fus mandé au moulin du Pas-des-Murailles. C'était évidemment le père Lambert qui me faisait appeler. Le moment était sans doute venu de tenir mes engagements. Il était temps, car depuis plus de trois mois que j'attendais je commençais à désespérer et mes transports ne connaissaient plus de bornes à l'endroit d'Émilie.

Je me rendis en tout hâte au moulin.

- Te valà ! gojat, *me dit le Sorcier*. Èras impacient pr'ai ? Mès a tot fau la mesura. Lo moment es vingut, partirem deman pr'au Prat Lauret.
- *Je suis prêt, dis-je. Que faudra-t-il que j'apporte ?*
- Rèn, portarèi tot ce que fau ; sulament te fadrà abilhar en dimeishe, apuei graishar tas camas, car anam a shèis lègas d'aquí e n'aurem autant per revenir.
- *À quelle heure partons-nous ?*
- Deman au seir t'atenderèi aquí a sèt òras.
- *C'est entendu, j'y serai.*

Le lendemain soir, à sept heures, je me rendis au moulin comme il était convenu, vêtu de mes plus beaux habits. Je trouvai le père Lambert déjà prêt et dans un costume, ou plutôt un accoutrement bizarre. Il avait des sabots neufs en saule blanc, un pantalon en laine couleur de la bête ; un gilet en peaux de taupes ; un pantalon court en droguet tourné à l'envers, et par dessus une cape sans manches en peau de bouc dont les longs poils descendaient jusqu'à ses jarrets. Il était coiffé d'un feutre noir orné de trois plumes de chat-buant, et tenait dans ses mains deux bâtons de sureau. La figure ronde et rougeaude du meunier s'épanouissait sous ce costume et complétait cet ensemble étrange.

Je lui fis part d'abord de ma surprise de le voir si drôlement habillé.

- Mon gojat, *me dit-il*, ne fau t'estonar de rèn, aquò-'quí es lo costume de ceremonia daus Ligadors e divèm lo méter quan anam au Prat Lauret.
- *Mais, lui dis-je, si nous allons aussi loin, nous ferons bien de porter à manger ?*
- I èi pensat, e èi aquí devath ma capa la gibecièra e lo cujòt. Anem, n'am pas de tèmps a pérder ; la luna es levada, fau partir. Pren aqueth pau e en rota.

Je pris l'un des deux bâtons de sureau, et nous nous mîmes en route...

C'était le 13 octobre, un vendredi, après les vendanges, la nuit était venue, la brise était fraîche, les feuilles commençaient à tomber des arbres, et le grand disque de la lune au plein, déjà monté au dessus de l'horizon, éclairait comme une nappe blanche le brouillard épandu dans les prairies.

À cette époque il n'y avait pas de route tracée conduisant directement à la commune de Saint-Julien-en-Médoc où se trouve situé le Prat Lauret. Nous prîmes au plus court, suivant tantôt des chemins aux ornières profondes, tantôt des vessanièrs de vignes, tantôt des capviradas de champs, mais le plus souvent des sentiers de bois obscurs dont le pays est couvert dans les communes de Saint-Trélody, Saint-Germain, Cissac, et Saint-Sauveur que nous étions obligés de traverser.

Dans ces bois il faisait noir, et bien que la lune éclairât, nous étions obligés, le plus souvent, de lever la tête pour nous guider à la clarté du ciel à travers la cime des arbres.

Nous ne rencontrâmes personne sur notre route. Cependant, en traversant les bois de la Causade, dans un endroit où le sentier s'élargissait et où nous marchions côte à côte, tout à coup, une ombre passa rapidement devant nous, chassant l'air si vivement que mes cheveux volèrent en arrière.

Je reculai de deux pas.

- As peur, gojat ? *me dit le Sorcier*. Aquò's rèn. Es una Ganipòta, lo coneishi : aquò's lo gran Cardin de la Cauçada que se rënd au sabat.

L'assurance de mon guide me remit un peu, et je lui demandai comment il se faisait qu'un homme put aller aussi vite, la nuit à travers les arbres ?

- Lo sauràs pus tard quan seràs avançat èn grade. En atendèns preisham lo pas ; valà dijara dètz òras e *démie*, la luna serà lèu au merin, n'am pas de temps a pérder.

Nous reprîmes notre chemin, et après une demi-heure de marche nous étions, sans nouvel incident, hors des bois, à la lisière des grandes vignobles montueux de St-Julien et de Beychevelle, non loin du Prat Laouret.

Sur ces croupes nues la lune resplendissait dans tout son éclat. Nous nous arrêtâmes un instant pour nous reposer, nous nous assîmes chacun sur une pierre servant de borne à un champ de vigne, et j'essayai mon front mouillé par la longue marche que nous venions de faire.

Pendant le court moment où nous restâmes assis, me sentant près du but de notre voyage, une pensée pénible qui ne m'était pas encore venue vint m'assaillir. Je songeai à mon père, à ma mère ; à ma mère qui m'aimait tant, à leur chagrin profond s'ils savaient où était leur fils en ce moment ; à l'acte abominable que j'allais accomplir. Je fus sur le point de me repentir et de reculer, mais l'image adorée d'Émilie passa devant mes yeux : je me levai disant au Sorcier :

- *Allons, père Lambert, en route, nous voilà bientôt arrivés je crois.*

- *Oui, dit-il, sèm lèu 'ribats.*

Nous descendîmes le côteau, nous en remontâmes un second, puis un troisième. Enfin après demi-heure de marche encore, nous arrivâmes au sommet du mamelon qui domine le Prat Laouret. De ce point on entend dans le calme de la nuit un bruissement semblable au mouvement de la boule sur les berges d'un fleuve. C'était en effet le flux de la Gironde passant non loin de là, qui déferlait à travers les roseaux qui bordent la rive.

- *A ! nos valà arribats, dit le sorcier, aquò's aquí que te vauc har la leiçon. Vas bièn escotar e retenir ce que te vauc dire ; surtot ne fau rèn oblidar, autrament t'arribaré malur. Vèdes aquí davant nosauts ? aquò's lo Prat Lauret ; de l'aute bòrn dau prat se tròba la Ribèira. Te rapèlas bièn ton serment ? As promés de te donar au diables. Sèm anuèit lo trètze octòbre, es mejanuèit, la luna es au merin, lo moment es vingut.*

J'écoutais attentivement le Sorcier, non sans une certaine crainte, bien que je me fusse promis d'être courageux.

- *Vas te n'anar au mitan dau prat abèca ton pau de saüc ; t'acompanharèi trucas a la barrèira amei pus lonh si lo fau. Quan seràs au mitan dau prat veiràs un grand rond, quitaràs ton capèth, lo pausaràs pèr tèrra. Entraràs dens aqueth rond, ne'n haràs nau còps lo torn en rossegans ton pau. Quan auràs finit los nau torns, te tindràs bièn dreit lo pau de saüc dens la man gaucha apuèi diràs :*

*Grand Aviron
Grand Avirús
Superbiton
Superbitús
Tarnagò
Farnagò
Tantira baguèta
Passa Mantagò !*

Aussilèu veiràs paréisher lo diable. - Apuèi n'ages pas peur, m'as promés d'estar corajós. Lo diable te demandarà ce que ie vòs ? Ie responderàs :

*Ergo
Non ergo
Satanas
Donato ?*

Alòrs t'explicaràs abèca emb d'eth, e pausaràs tas condicions. Mès pren bien garda ! Ne pòs har qu'una demanda au còp ; ne'n haishes pas duas, car n'obtidrés rèn, e serés damnat quan mèmas. Aquò's tot, m'as bièn comprés, mon hillòu ?

- *Oui, dis-je d'une façon mal assurée. Je vous ai bien compris, mais j'aurais besoin de répéter avec vous cette leçon pour ne rien oublier.*

- *Oui, l'anam repetar, e n'oblides arrèn, car autrament serés perdu.*

Nous la répétâmes en effet et à la troisième fois je la disais couramment.

- *Aquò's bièn, adara pòs anar, mon gojat, e n'ages pas peur.*

Nous descendîmes le côteau et arrivâmes bientôt à la barrière du pré. Là mon parrain s'arrêta et me fit signe de continuer.

Au moment d'entrer dans ce pré, je sentis mes jambes fléchir et des picotements dans le cuir chevelu. Néanmoins je franchis la barrière.

Le Prat Laourét est une immense prairie rase qui sert de pacage aux bestiaux du voisinage ; il est entouré de larges fossés, et confine au fleuve la Gironde.

Cette prairie jouit d'une réputation légendaire. On dit que c'est là où tous les Sorciers du Médoc vont au Sabbat à certains jours de l'année. On dit que les Ligadors ou Jettatores vont y faire des évocations pour jeter un sort sur telle ou telle personne. On dit que c'est là où les Noueurs d'Aiguillettes vont promener la nuit, des cœurs de bœuf percés d'aiguilles, avec lesquels ils feront mourir dans l'année leurs ennemis. On dit que c'est là où les Lopmanins se changent en veau, en chien ou en bouc, pour mieux dissimuler leur approche des maisons qu'ils veulent maudire. On dit que c'est là où les gnômes et les vampires vont enterrer les os de leurs victimes. On dit que c'est là où dans les nuits noires les Farfadets et les Lutins allument les feux follets. On dit que c'est là où au clair de la lune les Ganipotes et les Dames-Noires vont assouvir leurs amours déréglées. Enfin on dit que c'est là où on évoque le diable et où Satan se montre à ses élus.

J'avais bien entendu dire tout cela, je n'y croyais pas. Mais quand je me vis dans cette prairie maudite, à minuit, quand j'examinai le bâton de sureau que je tenais à la main ; quand je songeai que derrière moi il y avait un sorcier à la barrière ; et quand il me sembla que déjà je voyais voltiger des ombres devant mes yeux, je crus fermement à toutes ces histoires. D'ailleurs n'allai-je pas toucher du doigt la réalité.

Cette dernière idée me fit passer par tout le corps comme un courant magnétique qui m'enlevait de terre et semblait me pousser vers le centre de la prairie.

Je dirigeai, en effet, mes pas de ce côté. L'herbe était humide de la rosée de la nuit, et un brouillard lourdement condensé, rasant presque le sol, me dérobait l'horizon. Au-dessus, la lune et les étoiles brillaient.

J'avançai d'abord comme par intuition vers l'endroit où devait être le milieu de la prairie et le cercle désigné par le Sorcier. Mais à un moment donné mon chemin me parut distinctement tracé par une faible lueur traversant l'opacité du brouillard. Je me dirigeai vers cet endroit lumineux. Plus j'avançai plus la lueur devenait intense. Tout à coup passa devant moi un énorme oiseau qui se mit à tourner autour de ma tête et qui, s'élevant insensiblement, décrivit dans les airs une grande spirale, en même temps un farfadet couleur de flamme de punch s'en vint en sautillant de-ci, de-là me souffler à la figure. En tout autre lieu je me serais étonné de ce phénomène, mais là je ne devais m'étonner de rien. Je continuai donc ma route.

Plus je m'approchais du centre de la prairie, c'est-à-dire du foyer lumineux, plus j'y voyais clair. C'est au point qu'à un moment donné je me trouvais éclairé comme en plein jour et qu'un peu plus loin j'étais comme sous les rayons d'une lumière électrique. Je m'arrêtai ébloui par la clarté. Je mis ma main sur mes yeux en forme d'abat-jour pour mieux distinguer les objets, et je vis devant moi, à une vingtaine de pas, un cercle blanc tracé dans l'herbe. J'avançai encore et je reconnus que ce cercle était formé d'une multitude de grands champignons ressemblant à des ossements blanchis.

Il n'y avait pas de doute : j'étais arrivé au rond fatal.

Le courage qui m'avait soutenu jusques-là faillit me faire défaut. À ce moment j'eus peur, et je me retournai comme pour chercher un appui. À mon étonnement le vis à cinquante pas de moi, dans la brume, la silhouette de mon parrain appuyé sur son bâton de sureau. Je croyais qu'il était resté à la barrière du pré, il

m'avait suivi à distance pressentant ma défaillance. Sa présence me remit un peu, mais elle n'était pas suffisante, il ne fallut rien moins que le souvenir de mon amie pour me déterminer. Ô Émilie ! dis-je, c'est pour toi que je vais me damner. - Et j'entraî résolument dans le cercle.

Au moment où j'enjambai la bordure de champignons, un hurlement surgit derrière moi. Je me retournai vivement et vis, à quelques pas, un chien loup-garou de grande taille qui me regardait d'un air suppliant ; il se mit à frétiller de la queue semblant me dire de sortir du cercle. C'était mon parrain qui venait de se transformer en Loup-garou pour aller plus vite et me dire que j'avais oublié la première de ses recommandations.

Comme je ne comprenais rien à la pantomime de cet animal je fis un nouveau pas en avant. La bête disparut poussant un nouveau hurlement plaintif et prolongé.

Mon cœur qui déjà battait bien fort se mit à sauter dans ma poitrine au moment de commencer l'évocation. Néanmoins je me mis à faire le tour du cercle traînant mon bâton à terre comme me l'avait ordonné le Sorcier.

Les premiers tours furent faits rapidement car j'étais poussé par une surexcitation nerveuse, mais aux derniers j'allais plus lentement, je me sentais défaillir. Quand j'eus fini le neuvième tour je m'arrêtai, poussai un soupir et essayai de me rassurer.

Une influence étrangère me pénétra sans doute à ce moment et me remit dans mon aplomb, car prenant résolument mon parti je me campai droit sur mes hanches, et mon bâton de sureau dans la main gauche, je prononçai les paroles sacramentelles.

Grand Aviron
Grand Avirus
Superbiton
Superbitús
Tarnagò
Farnagò
Tantira baguèta
Passa Mantagò !

À peine avais-je prononcé ces mots qu'un coup de tonnerre éclata, un éclair m'enveloppa comme un serpent de feu ; je faillis tomber à la renverse, mais je restai debout, pâmé, pétrifié, les yeux grands ouverts. Je vis devant moi, au milieu du cercle une apparition fantastique.

C'était un homme noir, haut de six pieds ; sur son front luisaient comme du jais, deux cornes courtes et droites ; ses yeux brillaient comme des charbons allumés. Il était vêtu d'un justaucorps rouge serré à la taille ; un long manteau écarlate tombait de ses épaules ; ses jambes étaient nues, et ses pieds, chaussés de brodequins rouges, reposaient sur un drap mortuaire parsemé de larmes d'argent. Dans sa main droite il tenait un sceptre fourchu dont l'extrémité reposait à terre, et dans sa main gauche le livre des damnés. Autour de lui rayonnaient comme un soleil des étincelles mouvantes de lumière. - C'était le diable !

À cet aspect me sens furent troublés, je me sentis pénétré d'une frayeur mortelle. Je fermai les yeux, et je tombai à genoux, la face contre terre.

Je ne sais combien de temps je restai dans cette position, mais j'en fus tiré par une violente secousse semblable à celle d'un tremblement de terre, qui me remit debout.

Mes yeux se portèrent sur l'apparition, mais la lumière qui en jaillissait était si éclatante que je ne pus la supporter. Je baissai la tête.

Le diable prit la parole, et d'une voix vibrante me dit :

- Jeune insensé ! oses-tu bien te présenter devant moi je chapeau sur la tête !

À ce moment seulement je m'aperçus que j'avais gardé mon chapeau, et que j'avais ainsi négligé la première prescription de mon parrain. Je pensai au chien Loup-garou, mais il était trop tard.

Je jetai vivement mon chapeau à terre.

- Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que me veux-tu ? dit le diable.

Je voulus répondre tout tremblant :

- Sire, je...

Mais il ne m'en laissa pas le temps.

- Je ne suis pas Sire, dit-il.

- Mon Dieu, je n'en savais rien, et...

- Comment ! misérable avorton, tu oses prononcer devant moi le nom de Dieu ! de mon mortel ennemi ?... Ne t'avises plus de prononcer ce nom maudit, ou d'un signe je te fais rentrer sous terre.

Je restai interdit et sans voix.

Me voyant à demi suffoqué, le diable eut sans doute pitié de moi, car il me dit d'une voix moins rude :

- Enfin que me veux-tu ?

Un peu rassuré je repris mes sens et me rappelant la suite de la formule de mon parrain, je prononçai :

- Ergo, non ergo, Satanas, donato ?

- Ah ! cela me plaît davantage, dit le diable, tu prononces mon vrai nom, et tu viens pour te donner à moi. Sans doute à certaine condition ? Eh bien ! j'accepte à l'avance ta condition, mais tu vas commencer par te lier avec cette corde.

- Me lier ? dis-je, pourquoi faire ?

- Fais toujours, nous verrons après.

- Mais...

- Il n'y a pas de mais, accepte ou refuse.

Et comme j'étais sous sa domination, il continua :

- Allons, deshabille toi, et entoure tes reins trois fois avec cette corde, moi je ferai le nœud.

Je jetai mes habits par terre, et alors qu'il ne me resta plus que la chemise, je pris la corde des mains du diable. Dans ce mouvement l'un de mes doigts toucha le sien. Je sentis une vive comotion électrique, mais ce fut instantané.

Je commençai par m'entourer le corps avec la corde du diable. C'était une ficelle bien tordue, et froide comme la peau d'un serpent.

Lorsque les trois tours furent faits,

- À moi, maintenant, de faire le nœud, dit le diable.

Il s'approcha si près que sa face était presque contre ma figure. Une odeur de soufre me prit à la gorge. Je voulus reculer.

- Tu as peur ? dit-il.

- Non, mais...

Et il prit les deux bouts de la corde pour les nouer.

Dans ce mouvement l'une de ses mains s'appuya sur mon ventre ; je fus rejeté en arrière et je sentis mes os craquer.

- *Voilà, dit-il, c'est fini.*

En effet le nœud était fait.

Au même instant Satan fit un bond prodigieux en poussant un cri aigu ; il tourna trois fois sur lui-même sans toucher terre, et retomba debout au milieu du cercle en disant :

- *Un de plus !*

J'étais donné au diable.

- *Tu es à moi, dit-il. Voyons maintenant quelle est ta condition ?*

- *Voici mes conditions, dis-je.*

À ces mots de « mes conditions », j'entendis derrière moi un gémissement du Loup-garou mais je n'y compris encore rien.

- *Je veux, dis-je, être riche et je veux épouser Émilie.*

Un rire strident me répondit.

- *Encore ! dit le diable. Je t'avais pardonné de te présenter devant moi le chapeau sur la tête, et voici que maintenant tu me poses deux questions lorsque tu ne devais en poser qu'une ! - Va-t-en insensé, tu n'es pas digne d'être de l'illustre compagnie des Sorciers. Et non seulement tu n'épouseras pas Émilie, mais tu seras pauvre toute ta vie, va t'en !*

À ces paroles, voyant que j'avais fait une grosse sottise, que j'appartenais au diable, et que je n'aurais pas mon amie, je me prosternai à terre, et je suppliai Satan de me faire grâce.

- *Il n'y a pas de grâce ! dit-il. Tu n'épouseras pas Émilie, et jamais tu n'auras de fortune... Cependant, à la considération de ton parrain que j'estime beaucoup et comme je suis bon diable, je veux bien t'accorder une faveur exceptionnelle : - Tu n'épouseras pas Émilie, je te l'ai déjà dit deux fois, mais cette nuit je la porterai dans ta chambre.*

En même temps le diable disparut comme un éclair, je fus moi-même enlevé de terre et transporté dans les airs aux accords d'une symphonie céleste ravissante. Je voguai ainsi vers Lesparre pendant un espace de temps que je ne pus mesurer, puis, sans transition, je me trouvai dans mon lit... Oui, dans mon lit...

Émilie était là radiieuse d'amour et de beauté. Je m'enlaçai dans mes bras !... Elle me dit : - je t'aime !...

Ô déception amère !... Ô mensonges de la vie !...

Au moment où le paradis venait de s'ouvrir pour moi, on frappa à la porte de ma chambre. Je me réveillai en sursaut inondé de sueurs...

Ce n'était qu'un rêve que je venais de faire. Oui un rêve, et au lieu d'Émilie, je tenais fortement mon traversin entre mes bras !!

La porte s'ouvrit, il était sept heures du matin. C'était ma mère qui m'apportait mon chocolat.

L'Ancien Réjant.

Avantura dau Crac a Ròcatalhada

Par lo Crac de Codessan

Vèn de m'arribar un bèth afar ! Èi quasi honta de lo contar... Ce qu'es pertant que la peur !... Pertant ne sèi pas pauruc !... Non, nom d'un diè ! ne sèi pas pauruc ! Mès daus-uns-còps i a de las causas que vos chapviran !

Coma lo disèvi l'aute jorn mon maridage abèca Fringolèta es decidat, e am devut pensar a nòstas invitacions.

De mon bòrn, en fèt de parents, n'èi qu'un oncle que damòra a Cissac, e un cosin german qu'es vinheiron dau Castèth de Ròcatalhada, dau costat de Vasats. Coma l'òm ne se marida pas tots los jorns, èi decidat d'anar jo-mèmas invitar aqueth cosin puslèu que de i escriure ; en mèma temps passarèi un coble de jorns avèc'emb d'eth per conèisher lo país.

Partiri donc i a d'aquò cinc o shèis jorns de pos a Bordèu. Un còp alà prenguri un aute camin de fèr que me portèt dens una comuna qu'apèran Roalhan, dens laquau se tròba lo castèth de Ròcatalhada. A la gara de Roalhan me hiri indicar lo camin, e coma n'avi a la man qu'un petit baluison me dirigèri a pè devèrs Ròcatalhada.

Lo país d'aqueths bòrns es accidantat : l'òm n'i hèi que montar e descènder. Quan arribèri sau darnèir mamelon visturi davant jo, sus un aute mamelon, a pus près a cincs o shèis cènt pas, lo Castèth de Ròcatalhada.

Mos amics, qu'aquò's bèth ! Jo ne sèi pas coneishur, ne sèi pas tanben pauruc, mès quan visturi aqueras grandas murrallas creneladas, totas nudas que montèn dens lo cièl, abèca de las gròssas tors rondas a chaque cunh, aquò me sasit. - Non d'un diè ! dishuri-jo, qu'es aquò qu'aqueth castèth si haut que n'a ni pòrtas ni hiestras, ni tiules ni ardoasas ? Per aont las gents pòden entrar ? e coment l'òm pòt l'abitar ?

De lonh ne me rendèvi pas compte daus detalhs, car i a per plaças de las murrallas, de las petitas hiestras larjas coma la man, hautas de très o quate pès, qu'aquò's coma de las hendas, per ie passar tot juste lo canon d'un fusilh o la flècha d'una aubalèstra. Apuèi m'avi imaginat que lo castèth de Ròcatalhada èra un castèth coma l'òm ne'n vei devèrs Pavilhac o Sent-Julian, abèca daus pavilhons en ardoasas, daus bèths aubres e daus partèrres bien florits. Au liu d'aquò ne vedèvi que de las pèiras nudas, e a la plaça dau partèrre n'i avè sau tèrre que lo *rocher* a flor de tèrra, e lo pelon o peu de pòrc que possa *par-ci - par-là*.

Èi pertant viatjat *puisque* èi estat soldat en Africa, mès n'èi rèn vist que m'aja hèit impression coma aqueth castèth. En lo vedens l'òm pensa aus ancians temps, a las guèrras, a las batalhas, aus òmes qu'an tombat mòrts tot autorn d'aqueras murrallas. Aquò's hèit a har peur, e jo que ne sèi pas pauruc, aquò m'a sasit !

Quan ajuri bièn gaitat lo Castèth, descenduri lo mamelon per un caminòt, au mitan daus aubres, traversèri un riu aon l'aiga corrè a grand tren, e remontèri la penta pelada dau Castèth pèr un petit roptec que la contornava.

Rancontrèri un òme que portava un hossèir sau còth.

- *Pardon*, dishuri-jo, ne poiariètz pas m'indicar aon damòra mon cosin Justin Flachet ?

- Si-fèt, abèca plesir. Damòri au bòrn d'eth ; sèi vinheiron jo tanben e nòstes ostaus son amassa de l'aute bòrn dau Castèth. N'atz qu'a qu'a seguir aqueth petit roptec, vos i menarà tot dreit. Crèdi bièn que ne lo trobaretz pas en d'aquèsta òra, diu estar a son prètzh-hèit, mès trobaretz totjorn sa hemna.

- Mercia, vos remerci bièn.

- De rèn, pardí.

Continuèri donc a seguir lo roptec, e arribèri a daus grands aubres, e a un long bastiment, aon podè bien i ager, tots gahats amassa, una dotzèna d'ostaus de vinheirons.

N'aví pas vist mon cosin dempuèi sèt o ueit ans qu'èra partit dau Medòc, e ne coneishèvi pas sa hemna.

Au moment on arribèri davant l'ostau daus vinheirons, podè estar a pus près quatre òras, mon cosin Justin arribava juste chès eth per beure un còp car ie hasè una calor raujosa.

- A, non d'un diè ! ce-dishut eth dès que me vistut, aquò's tu ? lo Crac, quei t'auré atendent adara ? M'aurès garit de la hiura ! Mès èntra donc.

En mèma temps sa hemna sortit sau selhau.

Hirièm de rang coneishènça, l'embracèri sus las duas gautas, e entrèriem tots très dens l'ostau.

Ne vos raconterèi pas en detalh totas nòstas conversacions per iese dire que vinèvi los invitar a ma hèsta, ce qu'èra ma futura Fringolèta, e que vinèvi passar un coble de jorns avèc'emb d'eths. Sufirà que sabietz qu'esturi bien recebut, mès que n'aví nat leit per me cochar. Mon cosin pareishè un chic contrariat d'aqueth contratemps, lòrsque sa hemna ie dishut de ne pas se preocupar d'aquò, qu'airé demandar a Madama Germaine de me har cochar chès l'òme d'afars.

En efet, quan ajuriem buvut un còp, e pendens que nous premenaviam, mon cosin e jo, dens la proprietat, la cosina angut trobar la dama que consentit en d'aquera complasença.

Madama Germaine es la Majordòme dau Lòc quan los mossurs son a Ròcatalhada (mès son lo pus sovènt a París) damòra dens lo còrs de bastiment de l'òme d'afars que se tròba isolat daus vinheirons e dau castèth. Aquò's una anciana governanta de la familha de Mauvesin, los ancians mèstes de Ròcatalhada. Adara la proprietat apartèn a Mossur de Baritault.

Lo desseir, après qu'ajuriem visitat la proprietat, parcorrut los environs, vist lo Castèth de près abèca los grans hossats e lo Pont-Levis, e pendens qu'èriem a taula, vistúriem arriba Madama Germaine. Dès qu'entrèt me luvèri de taula per la saludar.

- *Ab ! monsieur, ce-dishut-era, vous me voyez dans la désolation. J'avais promis à votre cousine un lit pour vous chez l'homme d'affaires, et voilà que cet homme qui n'a pas toujours la tête à lui, est parti hier pour Paris où l'appelait M. de Baritault, et a emporté par mégarde toutes les clefs de la maison, de telle sorte que je ne puis disposer de la chambre que je vous destinais. C'est un fâcheux contretemps que je regrette beaucoup, et je me demande maintenant comment nous allons vous coucher ?*

- *Madama, dishuri-jo, n'èi pas besonh de leit, un matelàs per tèrra, una palhassa, la mendra de causa me sufirà ; airèi mèmas cochar a la granja se lo fau.*

- *Oh non ! par exemple ! Nous ne souffrirons pas cela. Il ne sera pas dit qu'un étranger, le parent d'un de nos bons vigneron, soit venu à Roquetaillade sans y trouver une hospitalité convenable. - Mais j'y pense, nous avons un autre moyen : c'est de vous coucher au château... Seulement ce moyen me répugne, car là encore je vois un inconvénient : vous ne voudrez pas y coucher ?*

- *E perdequé donc, Madama, ne volètz pas que i cochi ?*

- *Parce que la chambre dont je peux disposer est hantée.*

- *Hantée, dishuri-jo, qu'aquò vòu dire ?*

- *Je vais m'expliquer. Toutes les pièces du Château, et le Château lui-même qui date du XIV^e siècle, ont été restaurées il y a 40 ans environ ; une seule pièce qu'on appelle la Chambre d'honneur, ou la Chambre Rouge, a été laissée intacte en souvenir de la mort du Comte Bayard de Mauvesin, l'un des preux chevaliers de François I^{er}, survenue dans cette chambre il y a 300 ans à la suite d'un coup de masse d'arme reçu à la bataille de Marignan. Telle elle était alors, telle elle est encore aujourd'hui. On prétend qu'on ne peut y dormir à cause des revenants qui l'habitent : on y entend des voix, des soupirs, des appels, des bruits de chaînes, des sanglots étouffés ; et par instants une main invisible vous relève les couvertures ou vous tire par les pieds. Le dernier qui y a couché, il y a 20 ans de cela, est Monseigneur l'Evêque d'Auch, et il y a passé une si mauvaise nuit qu'il en a été malade. Ce fut, raconte-t-il lui-même, qu'à force de*

prières ferventes adressées à Dieu, qu'il put conjurer les Mauvais Esprits, et obtenir un peu de repos quand le jour fut venu. Depuis cette époque cette chambre n'a été offerte à personne, et personne n'ose y entrer. Moi-même, qui ne suis pourtant pas superstitieuse, n'y ai pas mis les pieds depuis deux ans où j'en fis enlever la poussière. - Voilà monsieur, la seule chambre que je puisse vous offrir. Je me plais à croire que tout ce qu'on dit est exagéré, et qu'on aura pris des bruits très ordinaires pour des bruits de revenants.

- Alavètz, madama, aqueths revenants serèn coma qui diré los sorcièrs de chès nosauts.

- *Je ne sais si les sorcièrs de chez vous sont comme les revenants de chez nous, mais les nôtres ne sont pas commodes d'après ce qu'en a dit Monseigneur d'Auch.*

- E ben, jo, Madama, ne crèdi pas aus sorcièrs, *quoique* segi dau Medòc. Èi estat soldat en Africa dens los « vitriers », e tots los revenants dau diables ne me harèn pas peur.

- *Puisqu'il en est ainsi, je vais faire préparer la chambre, et quand vous voudrez vous coucher, votre cousin vous conduira au Château où je vous la montrerai.*

En mèma temps la dama se n'angut e nos quitèt a taula, Justin, sa hemna apuei jo.

- Nom d'en diè ! ce-dishut mon cosin, coma aquò vòs anar cochar dens aquera cramba ? Jo aurí peur e preferarí anar cochar au palhèir.

- Paur, dishuri-jo. Ah, nom d'en diè ! Apuèi ne fadrà pas que nat colhon vène me har daus escarnis, parce qu'èi aquí dens mon baluishon un camarada que i aurí lèu fotut per la gola !

- Qu'es aquò ?

- Aquò's un vieilh pistolet qu'acheptèri 30 sòs a Mostaganem quan èri au regiment ; l'èi emportat en cas de besonh, e avant de partir de l'ostau l'èi cargat d'una bèra bala que ne crenh pas son òme.

- Anèm, vèdi que sès decidat. Quan aurem sopat t'acompanharèi parce que ne fadrè pas har tròp velhar Madama Germaine.

- *Oui*, partirem quan vodràs.

Au bot de demí-òra nos luvèriem de taula, dishuri bonsoart a ma cosina, prenguri mon petit baluishon, e Justin m'acompanhèt a l'ostau de l'òme d'afars, en bas de la panta dau Castèth, aon damòra madama Germaine.

La dama nos atendè prèsta a partir, abèca una chambrèira e una lanternna alumada, car i hasè dijara negre. Remercièri mon cosin, nos toquèriem la man, e nos valà tots tres, la chambrèira, Madama Germaine e jo, a montar la panta dau Castèth dreit au Pont-Levis.

En arribans alà la dama me dishut :

- *Vous voyez, c'est ici l'entrée du château ; c'est par là où en temps de guerre les assaillants se pressaient en foule pour envahir la cour intérieure, mais la herse que vous voyez au dessus de la porte et qu'on laissait tomber les arrêtait au passage pendant que les arquebusiers et les arbalétriers faisaient pleuvoir sur eux du haut des créneaux et par les meurtrières une grêle de traits et de projectiles. Voyez sous le pont où nous sommes, cette large tranchée, ou ce fossé, qui entoure les murailles, que de fois, dans les guerres du Moyen-Âge, il a été plein de morts et de mourants tombés en montant à l'assaut.*

- *Oui*, Madama, me lo represènti e aquò me hèi fremir.

- *Heureusement que depuis des siècles ces murs sont inoffensifs, et ne servent plus qu'à rappeler des temps barbares. Mais nous voilà arrivés.*

La chambrèira, abèca una gròssa clau, obrít una petita pòrta espessa garnida de ferruras ; nos trobèriem devath la *voûte* de la èrsa. Un chic pus lonh arribèriem dens una cort carrada, pavada de pèiras trencudas e entorada de hautas murrallas a murtrièras, que ne me quitavan veire qu'un carrat de cièl estelat. Traversèriem la cort, obríriem una seconda pòrta en faça, sigúriem un colidòr voutat, tot nègre, nos trobèriem dens un vestibule. Davant nosauts i avè una granda pòrta

a dus batants, aquò èra la Cramba d'aunor, o la Cramba Roja aont anavi cochar. La chambrèira obrit encara aquera pòrta.

En entrans l'òm ne vedè d'abòrd rèn, e una audor de possièra e de rat porrit prenè a la gòrja. La chambrèira se mit en dever d'alumar de las candèlas ; ne n'alumèt tres sau mèma candelèir ; aperavan aquò un *flambeau* que se trobava sus un còfre pròche de la pòrta.

- *Voici votre chambre, monsieur, ce-dishut Madama Germaine. Nous allons vous souhaiter bonne nuit. Dans le cas où vous auriez besoin de quelque-chose vous n'auriez qu'à tirer le cordon de sonnette qui pend à côté de votre lit et qui correspond chez nous. Demain matin à 5 heures, ou 4 heures si vous préférez... à quelle heure vous levez-vous ordinairement ?*

- Cap a cinc òras.

- *Eh bien, demain matin, à cinq heures, la domestique ouvrira la porte du Pont-Levis, la seule, d'ailleurs, que nous fermerons ; pour les autres, vous vous arrangerez.*

- Vos remerciè bièn, madama, n'èi mei besonh de rèn.

- *Sur ce, je vous désire bonne nuit, et surtout croyez bien que les histoires que l'on raconte sur cette chambre sont exagérées, ni non fausses.*

- Ô ! n'èi pas paur. Mercia, Madama, bonsoart.

- *Bonsoir.*

Me valà donc installat dens la famosa Cramba Roja, la Cramba daus revenants. Pausèri mon baluishon sau còfre, prenguri lo *flambeau*, e me miri en dever de har la reconeishença de mon apartament.

Totun, me disèvi, sèi bien aquí coma dens una preison. Ne sèi pas pauruc, mès tot sol dèns aquèth castèth, poirèn bièn venir m'estranglar que digun ne me portarè secors. Apuèi poirí estar malaud dens la nuèit, poirí estar derenjat, me demandi coma harí ? Enfin fau esperar que rèn ne m'arribarà.

Aquò's una cramba coma n'èi jamès vist d'aussí granda. Es carrelada en carrèus tot roges quasi tot ronds ; lo plafond es hèit de quate gròssas cadènas de cassi, abèca daus cavirons que se tòcan quasi tots ; las murrallas son tintadas en roge. Lo leit es au mitan de la cramba, lo cap a la murralla, dau costat dreit ; aquò's un leit a quate conolhas tornadas coma daus tira-boishons, abèca de las cortinas e daus ridèus roges que n'an pas mei de color ; es haut e si large que l'òm poiré ie dançar una contradança. De cada bòrn dau leit, coma de las taulas de nuèit, i a daus vielhs còfres sculptats, abèca de las colòmnes a tira-boishon, de las gròssas sarraduras e de las vertuèlas a gròs claus. Contra la murralla, au cap dau leit, dens un quadre en cassi sculptat, un crucifix en òs, en d'aquera matèra que han las bolas de bilhard (ne me rapèli pas mei lo nom). Contra la murralla, a dreita e a gauche, i a tanben dus grands tablèus representans un *archevêque* coifat de son capèth pinchut, la cròssa a la man, e una espèça de juge abèca son bonet carrat, e sa rauba garnida de pèth de lapin. Tot au torn de la cramba i a de las gròssas chairas esculptadas en tira-boishon garnida de gròs claus e de pèth qui ressembla a dau cuèr. La murralla dau sòu de la cramba es garnida d'un grand mòble nègre abèca daus tablèus d'un bòrn e de l'aute. - Dens un cunh d'aquera murralla remarquèri una causa que me frapèt : aquò's una petita pòrta ronda, espèssa, herrada de pertot coma un còfre-fòrt, e si bassa que fadrè se baishar per ie passar ; dirèn la pòrta d'una cava. Èi entendut dire daus-uns-còps que dens los vielhs castèths i avè de las *oubliettes* ; èi pensat qu'aquera pòrta poirè bièn estar l'entrada de las *oubliettes* de Ròcatalhada e aquò m'a hèit quauquoren ! N'es pas pertant que sègi pauric, mès... sèi pas... aquèth mòt d'*oubliette* ne me hèi pas plesir a endènder. Continueri donc ma premenada mon *flambeau* a la man.

Tot d'un còp restèri quasi pamat !... Vinèvi d'arribar de l'aute bòrn de la cramba en faça dau leit. I avè alà una granda cheminèia, e au dessus de la cheminèia visturi los uèlhs d'un òme l'espada a la man que se precipitava sus jo prèste a m'enfilar. Reculèri brusquement que falhiri ne'n cassar las candèlas dau *flambeau*, mès me devisèri lèu que n'èra pas un òme en *via*. Aquò èra un tablèu representans un guerrièr o un *chevalier* cobèrt de son armura, la visièra a meitat baishada,

qu'avè entrecamat un aute *chevalier* bleçat sau champ de batalha e que lo defendè. Mès los uèlhs que hasè aqueth *portrait* èran si brillants, si vius, si plens de colèra, qu'èran hèits a har paur e me hasèvan recular. Hiri un coble de pas per evitar lo regard d'aqueth òme mès sos uèlhs me gaitavan tojorn ; avancèri encare, avè tojorn sus regard bracat sus jo. - « Assà, me dishuri-jo, n'es pertant pas en *via* ! Coma aquò se hèi donc que vire los uèlhs a volontat ? Ne ie comprenèvi rèn, m'estonava e m'enshantava ; tanben assagèri de portar mon atencion alhors, mès èri atirat pr'aqueths uèlhs que me facinavan ! Poscuri pertant remarcar que la chaminèia èra fòrt granda e que i avè un braçat de bòis saus caminaus, prèste a ie méter lo huec. Aquèth bòis pareishè dessecar dempuèi lo temps qu'èra alà. De chaque bòrn de la chaminèia i avè de las armas de tota espèça en fòrma de sorelh, pus lonh i avè de las hiestras prehontas dens l'espessor de la murralha, garnidas de grans ridèus roges. Aqueras hiestras èran garnidas de petits carrèus de vitra ronds, tot vèrds, larges coma la man. I avè tanben daus vielhs bahuts e daus autes tablèus representans de las batalhas.

Quan ajuri finit lo torn de ma cramba revinguri vert la chaminèia. Aurèn dit qu'èri amenat alà pr'au regard dau guerrièr que me siguè pertot. Remarquèri que i avè quauquoren d'escrit au bas dau tablèu, avancèri lo *flambeau* e legiri : « *Chevalier comte Bayard de Mauvesin sur le champ de bataille de Marignan.* » - A, nom d'un diè ! me dishuri-jo, aquò's lo Comte de Mauvesin dont m'a parlat Madama Germaine, e qu'a mòrt dens aqueth leit i a d'aquò 300 ans. Quei sap si son amna n'es pas aquí, e si los uèlhs que m'a hèit ne son pas en colèra de veire que vauc cochar dens son leit ?

Pensèri de rang a ce que m'a dit Fringolèta, qu'es somnambula, o medium, coma sabètz, que los Esperits o las Amnas daus mòrts abitan de preferança los ostaus o los endreits qu'an aimat pendens lur *via*. Mès aquò's de las colhonadas, ne ie crèdi briga. Totun ne podèvi me defendèr d'una certana crènta *quoique* ne segi pas pauruc, e ma tornada dens la cramba estans finida, me miri en dever de me cochar, car èri un chic fatigat dau viatge ; apuèi d'alhors èra dètz òras.

Comencèri a dehar mon baluishon ; ne'n tirèri mon pistolet que pausèri tot armat sau còfre au nòrn dau leit, a la portada de ma man - Aquò-'quín me dishuri-jo, serà prau premèir colhon qu'aurà la fantasia de venir har lo revenant a mos despens. *Quoique* segi abilhat de paisan fau pas que las gens crèden que seï un pèc. N'èi pas hèit très ans d'Africa per rèn, e lo Crac n'a pas freid aus uèlhs.

Disposèri lo *flambeau* de manièra que poscussi soflar las candèlas estans tot cochhat, aví au bòrn ma boeita d'alumètas que la chambrèira avè dishat, anguri barrar la pòrta en clau, me desabilhèri e grimpèri au leit. Dès que ie esturi me devisèri que la palhassa èra dura coma un planchèir. - E ben, dishuri-jo, pareish que los grans senhors d'autes còps n'aimavan pas a cochar dens la pluma.

M'esperèri totun e me miri un chic a reflechir, lo cap apuiat sus ma man. Dens aquera posicion levèri los uèlhs, avèvi juste davant jo lo *portrait* dau *chevalier* que me gaitava abèca daus uèlhs terribles, e end'aquèra distança avè l'èr de sortir dau tablèu. - E ben, dishuri-jo, aqueth garcièn de tablèu es fotut de m'empèishar de dromir !

Au bor d'un petit moment me devisèri que barravi los uèlhs ; començavi a m'endromir, mès tojorn lo *portrait* me gaitava. Soflèri las candèlas, clavinhèri encara pendens cinc minutas, e un quart d'òra après èri *tout-à-fait* gahat...

Tot d'un còp vedí lo *Chevalier* de Mauvesin sortir de son quadre e s'avançar vert jo en hasens resonar sos esperons saus carrèus ; avè baishat sa visièra, e son armura de color verda èra si brillhanta que hasè lutz autorn d'eth.

Enshantat me drèssi sus mon leit e cridi « *qui vive !* ». En mèma temps 'trapi mon pistolet e lo braqui sau personatge qu'avançava tojorn. Prèssi la gachèta, lo còp part ! e ie envii ma bala en plena peitrena.

Mès eth avè avançat la man au moment que tiravi, e avè atrapat la bala a la volada.

- *Tiens, ce-dishut eth, tu le vois, ton arme est impuissante.*

En mèma temps me jitèt la bala a través que vingut me trucar a l'espata.

Quan visturi aquò restèri pamat, car n'í avè, en efet, qu'un sorcièr, un revenant o lo diables que poscusse arrestar una bala emb la man.

Èri aquí tot tremblant a gaitar los uèlhs brillants dau fantòme a través son casque, lòrsque me dishut :

- *Tu es un sceptique et un présomptueux comme la plupart des hommes ; l'orgueil t'aveugle ; tu ne crois pas qu'il y ait des êtres immatériels au dessus de l'espèce humaine. Reviens de ton erreur, reconnais en moi une puissance d'outre-tombe.*

Je suis sorti de mon cadre pour te donner une leçon de modestie, et aussi pour te souhaiter la bienvenue, car il n'a jamais été dit qu'un étranger, aussi humble fut-il, n'ait été bien accueilli à Roquetaillade ; les morts comme les vivants le reçoivent avec urbanité. Et comme j'aime la bravoure ; que tu viens de faire preuve de courage, je veux te récompenser... - Il y a ici, dans les souterrains du Château, un trésor caché, c'est moi qui l'y ai déposé. Il m'appartient. Je te le donne. Lève-toi et suis moi.

En entendens aquò, restèri interdit e espovantat, car èra bièn solide qu'aví davant jo un revenant. Mès coma avè parlat d'argènt, de tresòr, pensèri de rang a Fringolèta. - Quau bonur, pensèri-jo, se podèvi ie portar una fortuna ! Acheptariem chivaus, *voitures*, ostaus ; aurièm daus *domestiques* ; ie acheptarí daus *bijoux*, me harí nomar deputat... Totas aqueras reflexions esturen lèu hètas ; e sens trop saber ce que hasèvi descenduri dau leit.

- *Suis-moi*, ce-dishut lo fantòme.

Se mit a marchar davant jo en hasens retentir sus esperons. *Quoique* hisse negre son armura lusejava coma un huec de bengale, e jo lo siguèvi tot camisòt sens ager pensat sulament a méter mas culòtas. Se dirigèt vert la petita pòrta ronda qu'aví remarcat dens lo cunh de la cramba. La pòrta s'obrit, e daus escalèirs se presentèren.

Comencèriem a descendèr aqueths escalèirs a tastons, parce qu'anavian en tornans e que i hasè quasi negre alà dedens. I avè una trentèna de marches. Nos trobèriem en bas dens un colidòr aon i avè una auta pòrta. La pòrta s'obrit, e nos míriem encara a descendèr una trentèna de marches, mès en linha dreita, seguíriem un aute colidòr, e nos trobèriem de cara a una pòrta massiva herrada de gròs claus, de sarraduras, de varrolhs e de cadenats.

Pendens que lo fantòme obrè aquera pòrta ajuri paur : me demandèri se n'anavan pas m'enterrar tout viu dens las *oubliettes* dau Castèth ?

N'èi jamès estat pauruc, mès alà, devath la tèrra, en d'aquera prehontor, abèca un revenant, o lo diable per companhia !... Qué voletz que vos disi ? Començavi de ne pensar de grisas, e mas camas se miren a plegar.

Lo fantòme se'n devisèt.

- *Tu as peur ?* ce-dishut-eth.

- Nani, dissuri-jo, n'èi pas paur, mès ne me hidi pas tròp.

- *Nous voilà arrivés.*

En efet la pòrta vinè de s'obrir, e nos trobabiàm dens una granda cava dont ne vedèvi pas las murrallas. La *voûte* èra bassa e croasada de nervuras en carrat coma dens una gleisa, abèca daus pilièrs d'un bòrn e de l'aute. Lo pavat èra hèit de grandas pèiras coma de las tombas bòrn a bòrn, totas parellhas.

Remarquèri qu'en entrans dens aquera cava la lumiera dau fantòme avè demingat, ne ie vedèvi pas quasi mei. Me prengut per la man, me hit har una vintèna de pas e m'arrestèt.

- *Nous y voilà, ce-dishut-eth, c'est ici que se trouve le trésor que je t'ai promis.*

Tu vois cette large dalle sur laquelle tes pieds reposent ? Tu la lèveras. Tu trouveras dessous une seconde pierre qui recouvre une fosse creusée dans le roc en forme de cercueil. Tu lèveras cette seconde pierre, tu trouveras là dans trois boîtes de plomb tout le butin que j'ai conquis à la pointe de mon épée. C'est de l'or allemand, il est de bon aloi. Je le gardais en réserve pour payer ma rançon en cas de malheur, mais la fortune m'a favorisé, et si j'ai été blessé sur le champ de bataille, nul ennemi n'a pu se flatter de m'avoir fait prisonnier. J'ai quitté la vie emportant le secret de ce trésor, personne ne le découvrirait jamais, je te le donne comme récompense de ton courage et en souvenir de ton passage dans mon château de Roquetaillade.

En mèma temps lo fantòme dispareishut, la lutz s'estenhut, e me trobèri tot solet dens la negrèira, au mitan de la pèira que cobrè lo tresòr.

Aquò's aquí, mos amics, que me visturi dens una vilana situacion ! Ie hasè negre coma dens un horn, èri a cinquanta pès devath la tèrra, cap nud e en camisa ; ne vedèvi pas mei lo camin per me'n tornar ; jamès diguns ne me portaré secors, n'auri en perspectiva qu'a morir de hame dens aqueth sosterran.

Lo *désespoirt* comencèt a me ganhar, mès totun ne botgèri pas de plaça, dens la crenta de ne pas mei retrobar la pèira dau tresòr. La pensada qu'aví devath los pes una fortuna contrabalançava mon chagrin.

Au bot d'un petit moment de reflexion me dishuri qu'èri bien morre de m'abandonar au *désespoirt*, *attandu* qu'avèvi contat las marchas e los colidòrs dau sosterran ; que las pòrtas n'avèn pas estat barradas e que pervú que trobèssi la pòrta de la cava que divè estar a una vintèna de pas, saurí me'n tornar dens ma cramba per me recochar.

Apuèi me disèvi tanben : - Quau fortuna i a aquí-devath ! Deman me munirèi daus otís que fau e la vindrèi quèrre. Quau bonur ! e coma Fringolèta e jo serèm urús !

Tot aqueras reflexions m'encoragèren, e ne pensèri mei qu'au tresòr e au *moyen* de me n'emparar.

D'abòrd, me disèvi-jo, coma ne tornarèi que deman abèca los otís, fau que marquì la pèira autrament ne saberí jamès la retrobar. - Mès emb de qué vauc la marcar ? Sèi tot capnud e en camisa e n'èi rèn dens las mans... Èri aquí embarassat... Cercavi, tastucavi, e sens ausar remudar los pès dens la crenta de pérder la plaça...

Tot d'un còp una ideia luminusa me vingut ! Una d'aqueras ideias inspiradas, mès totas simplas que l'òm s'estona de ne pas ager trobat pus lèu : Aví sus jo de qué marcar la pèira, e de qué bièn la remarcar !

Aquí, mos amics, ne sabi pas tròp coma vauc dire aquò... Ne vodrí pertant pas estar inconvenant... E pertant fau que m'expliqui... Enfin fau que vos lo disi : Trossèri mon panticòt, e... m'aporiquèri au bèth mitan de la pèira... (!)

Damorèri un bèth moment a savorar lo plesir de l'enveja e lo bonur de las illusions que dona la perspectiva de la fortuna ; e quan me levèri, ne pensavi pas mei a ma situacion critica dens lo sosterran.

Me miri en dever de cercar mon camin per me'n tornar.

Me n'anguri las mans en avant, a tastons e a petits pas, dau bòrn aon divè se trobar la pòrta de la cava. Trobèri la murralha, me miri a la seguir. Au bot de sèt o ueit pas arribi a la pòrta... La pòrta èra barrada !

Aqueste còp me sentiri perdut !

Quan tot d'un còp entenduri cunhat a grans trucs de l'aute bòrn de la pòrta. Hiri un bram ! e un saut ! e... obriri los uèlhs... (!)

Ne me trobavi pas mei dens lo sosterran, èri dens ma cramba e au leit. Vinèvi de me revelhar... N'aví hèit qu'un rèive... E los trucs qu'aví entendut avèn estat cunhats a la pòrta de ma cramba per la chambrèira qu'avè vingut veire si èri « mòrt o viu », car èra sèt òras dau matin, e aví promés de me levar a cinc òras.

Dès qu'esturi bien revelhat me trobèri fatigat pr'au maishant rèive que vinèvi de har ; voluri m'esperar un moment avant de me levar. Sentiri qu'èra molhat ; voluri me virar de bòrn... (!)

A ! mos amics, mos amics ! quau bardís...(!)

Aví marcat la pèira dens mon leit !

Si jamès pòt arribar rèn de parelh dens la *via* !

E coma vauc har adara, gran Diu !... N'ausavi pas me remudar !... Qué van dire las gens ? Qué va dire mon cosin ? Quau honta ! N'ausarèi pas paréisher davant eths... E Madama Germaine...

A ! par exemple m'i valà un minhon canard...

Fau pertant que me levi ; ne pòi pas damorar aquí... N'ausavi pas grolhar.

Enfin falut bien pertant se remudar.

Me descaperi, me boishi abèca los linçòus, e descendi dau leit abèca precaucions.

Urusament que la velha au de-seir, en preparans ma cramba, avèn mis sau còfre, un grand pòt d'aiga, una jata e duas serviètas...

Quan ma *toilette* estut hèita, me sentiri bièn rafresquit e prèste a sortir... Mès adara ? Aqueths linçòus ?... Fau los lavar ? Pòden pas damorar atau ?...

Quan tot d'un còp una ideia me traversèt lo cerveth !...

Aquò m'a arribat sovent dens los moments dificiles, d'ager de las bonas inspiracions. Tanbèn au regiment dens mon escoada los *vitriés* m'aperavan lo desbrolhard... Aqueste còp mon ideia èra geniala, coma disè nòste *lieutenant*, e mon plan estut lèu mes a execucion.

Trapi una alumèta dens la boeita qu'èra sau bahut, me'n vauc a la chaminèia e boti lo huec au hagòt de bòis qu'èra saus caminaus. Vauc au leit, hauc un paquet de mos dus linçòus e vèni los botar au mitan dau huec per los har brutlar.

Au bot d'un moment tot aquò hasè una ruda humada, mès la chaminèia èra fòrt granda, apuèi avèvi sonh d'atar abèca las espincètas. De sòrta qu'au bot de *demi-òra* ne restava mei rèn de mos dus linçòus.

- A ! adara me dishuri-jo diguns ne se devisarà de mon avantura.

E hardit e contènt me'n vauc dreit a la pòrta.

Avant de me n'anar jitèri un còp d'uèlh au *portrait* dau *Chevalier*, èra tojorn alà au dessus de la chaminèia, la *visière* a meitat levada, que me gaitava abèca sos uèlhs terribles.

Obriri la pòrta, traversèri lo vestibule, lo colidòr, la cort, lo *couloir* de la èrsa, lo pont-levis, e me valà dehòra per anar dreit chès mon cosin en passans per l'ostau de Madama Germaine.

En rota rancontrèri just aquera dama que vinè per veire si èri levat, e coma aví passat la nuèit.

- *Hé bien, monsieur, comment allez-vous ? avez-vous bien dormi ? Vous n'avez pas été, j'espère, tracassé par les revenants ?*

Aquera question me tombava bien a prepaus per me tirar d'afars.

- A ! madama, dishuri-jo, a madama ! Si aví sabut ce que divè m'arribar n'aurí punh cochat dens aqueth casteth ! Nani, aurí bien milhor hèit de cochar au palhèir !

- *Et qu'est-ce qui vous est arrivé ?*

- Figuratz-vos, Madama, que dès qu'esturi au leir e qu'ajuri estenhut mas candèlas, senturi una man que sasissè mas coberturas d'un bòrn, e una auta man que las sasissè de l'aute bòrn.

- Quei es aquí ? dishuri-jo.

Una *voix* me respondut

- *Nous sommes deux Chevaliers de Malte qui avons succombé en Palestine* (aví legit aquò dens un libre). *On nous a ensevelis sans suaires, ils nous faut des linceuls.*

En mèma temps foturen una tironhada que me descaperèt d'un bot a l'aute. Sauti dau leit ! parce que ne sèi pas pauruc ! alumi una candèla : ma cobèrta èra per tèrra, mès mos dus linçòus avèn dispareishut !

- *Ah ! Mon Dieu ! est-il possible, ce-dishut la dama en hasens lo signe de la crotz.*

- *Oui Madama, aquò's atau.* Après èi volut me recochar per assajar de dromir, mès n'a pas estat possible. Dès que ma candèla a estat estènta, an vingut gratar contra la murralha, an trucat mon candelèir, an remudat de las barras de fèr, an premenat de las raubas de sòia sau carrèu, an vingut me soflar a la figura. Telament qu'èi estat oblijat de me levar encara ; e coma ne podèvi pas dromir au leit, e que sentèvi la frescura de la nuèit dens aquera granda cramba, èi alumat lo bòis de la cheminèia per ne pas ager freid, e èi passat lo rèsta de la nueit sau hoguèir. Tant que i hasè lutz lo tapage cessava, mès quan ie hasè negre aquò recomençava.

- *Ah, mon Dieu ! est-ce possible ce que vous me racontez là ? Moi qui ne croyais pas aux revenants. Dorénavant je n'oserais plus aborder le Château.*

- *Oui, Madama, aquò's atau.* Me rèsta fòrt a vos remercier, mès me rapelarèi dau Castèth de Ròcatalhada ! Bonjorn Madama.

- *Bonjour, mon ami.*

Dès qu'ajuri racontat aquera craca a Madama Germaine me n'anguri chès mon cosin Justin, e racontèri la mèma causa a eth e a sa hemna. Comprenetz que ne podèvi pas iese dire la veritat. Tanben, adara mon cosin, la dama Germaine e tota las gens de pr'ala'vant aquei l'auram racontat, creiràn aus sorcièrs e aus revenants mei que jamès.

Aquò's atau sovènt que las causas supersticiusas prenen credit dens las campanhas...

M'aví proposat de passar un coble de jorns chès mon cosin, mès après mon avantura me tardava de gamar. Tanben, après mieijorn me renduri a la gara e partiri per Lengon, Bordèu e L'Esparra coma aví vingut.

Arribèri a Codessan vert onze òras dau de-seir.

Lo lendeman racontèri mon viatge au Vielh-Arnaud e aus autes vesins, mès me gardèri bien de iesi dire qu'aví... « marcat la pèira » au mitan de mon leit.

Lo Crac.

Cèrqui la Brida

Par lo Velh Arnaud de Codessan

E ben Dupérier ! e aquèth project de *loi*, dau repartement de l'impòst qu'atz promés per har desgrevar l'arrondissament de L'Esparra . Quora lo depausatz ?...

Si los lecturs pausavan aquèra question a mossur du Périer, nòste deputat, aqueth-aquí respodré : « cèrqui la brida ».

Aquèra dishuda : « cèrqui la brida », qu'apliqui a mossur Dupérier, a prés neishença dens un fèt que s'a passat en ma presènça a Escurac, comuna de Civrac, que que vauc racontar.

I a d'aquò 55 ans mon pair èra jardinèir a Escurac chès mossur Pepin, lo pair de l'avocat si aimable e distingat que tots los Lesparrins d'anueit an coneishut. Jo èri joenard, mon pair m'emplojava au casau o dens la proprietat.

Un matin dau mes de Junh, la familha de mossur Bonnore, sos-prefet de L'Esparra (lo pair de mossur Edoard Bonnore l'architecte) e la familha Boussier son baufrair qu'èran grands amics de la familha Pepin, arribèren a Escurac per har lur vesita chès los Pepins, o los Pepins chès los Bonnore. Arribèren cap a onze òras per desjunar a maison, e sens ager previgut, coma aquò se hasè entre amics.

Après las exclamacions de *bienvenue*, las embraçadas de las damas, las punhadas de man, los compliments d'usage e los òrdres donats a las chambrèiras per mèter un polet de mei a la bròcha, los invitats e los mèstes se miren a premenar dens la proprietat.

En traversans lo casau qu'èra bèth, magnific, garnit de fragas, de havagròssas, d'artichauts e de totas las primurs dau printemps, los promenurs s'arrestèren davant una plata-banda de leitugas pomadas novèrament arrosadas, frèscas, rossas e fèrmas a esclatar que ridèvan aus uèlhs daus amatus.

- *Ah ! J'espère, ce-ditz mossur Pepin a sa hemna, que tu vas nous donner à déjeuner, une de ces salades que tu sais si bien préparer, et que Bonnore aime tant comme tu sais.*

- *Mais certainement, mon ami, j'y avais déjà pensé, et la cuisinière est venue demander au jardinier les six plus belles pommes de sa plate-bande. - Mais... j'y pense... ah ! mon Dieu !.. quelle tête ai-je donc !.. Comment ne me suis-je pas rappelé plus tôt !.. Nous n'avons pas d'huile !*

- *Ah par exemple ! pas d'huile !.. Hében il faut envoyer à Lesparre en chercher.*

- *Oh non ! mon cher Pepin, ce-ditz mossur Bonnore, ce n'est pas la peine de vous déranger à ce point ; je ne le permettrai pas. Pour une fois nous nous passerons de salade.*

- *Ecoute, Bonnore, tu n'es pas maître ici. Nous mangerons de la salade, et à midi elle sera prête. - Quelle heure est-il, ce-ditz mossur Pepin en tirans sa mòstra. Il est onze heures et vingt minutes il y a juste le temps d'aller à Lesparre chercher de l'huile. Tu ne connais pas mon cheval Papillon ? Tu vas le voir à l'oeuvre.*

Arnaud, cridèt-eth a mon pair qu'èra jardinèir coma l'èi dit, va-t'-en dire à Jean de venir immédiatement.

- *Oui, mossur.*

Au bot d'un moment, Jan qu'èra lo vailet de la proprietat, mès un naiènt de premèir òrdre, arribèt.

- Escota 'quí, Jan, ce-dishut mossur Pepin, vas serar sau còp *Papillon* qu'es a l'escuria...

- *Oui, mossur.*

- Taisa-te, quita-me parlar. Vas serar sau còp *Papillon*, e vas te n'anar sens pérder una minuta, au grand tròt, m'entèdes, au grand tròt, a L'Esparra chès Goudin l'*épicier*, cercar una liura d'òli. M'as comprés ?

- *Oui*, mossur.

E Jan partit de pos a l'escuria.

- *Ab ! tu crois comme cela, mon cher Bonnore, que je reçois mes amis sans salade ? Non, surtout quand on a un Papillon à sa disposition. Je t'ai toujours parlé de cette vaillante petite bête qui m'a été vendu par mon ami Miallet, tu vas le voir à l'oeuvre. - Il y a d'ici à Lesparre, par la digue cinq kilomètres ; cela fait dix aller et retour. Il est onze heures vingt. A midi cinq minutes (car tu m'accorderas bien cinq minutes de grace à midi cinq minutes Jean sera de retour avec l'huile. - En attendant, mesdames, nous allons, si vous voulez bien, faire un petit tour de garenne.*

Tota la companhia se n'angut de pos a la Garena.

- *Tu comprendras, mon cher Pepin, ce-ditz mossur Bonnore, qu'envoyer maintenant à Lesparre, c'est abuser de ta bonté, et malgré les qualités de ton cheval tu me permettras de douter qu'il puisse être de retour à l'heure que tu précises.*

- *Ab ! mon ami, tu n'abuses de rien ; c'est moi, au contraire, qui m'excuses de vous faire déjeuner cinq minutes trop tard. Quant à l'exactitude de l'heure, j'en réponds. Et tenez pour vous faire patienter nous allons suivre mentalement la vitesse de mon brave Papillon.*

- *Tenez, il est à ma montre 11h35 ! Jean est parti depuis dix minutes. Il doit être maintenant près du Pointon ; il me semble le voir bruler la digue, tourner le pont et arriver à Badet. A mesure que l'aiguille de ma montre marche je vois Papillon avancer... Le voilà à Hontemaney... Il traverse Uch en faisant voler les cailloux sous ses pieds ; je vois même les chiens du village lui courir aux jambes. Mais il les laisse derrière... le voilà à la Bécade... à Pelade... à Ste Catherine... Il est 11h45 ! il est à Lesparre ; il entre chez Goudin. J'entends sonner la clochette de la porte vitrée de la boutique ; je la vois même qui se dandine après avoir fait son petit carillon. Mais... Rosette n'y est pas ; il n'y a personne dans la boutique... Ab ! si, la voilà qui arrive en traînant la jambe, car vous savez qu'elle est boiteuse, la bonne madame Goudin – Bonjorn, Madama Goudin, dit Jean, vodrí una liura d'òli per mossur Pepin, apuèi sèi bien preishat. *Oui mon ami, tout de suite. – Jean présente sa bouteille débouchée (je vois ça d'ici) Madame Goudin y plante la grande ouillette plate en fer blanc remplie de petits mesurets ; et la touque d'une main, la mesure de l'autre, elle remplit et verse par deux fois la demi-livre en disant à Jean : laissez couler. – Mais Jean n'a pas le temps de laisser couler : il bouche la bouteille, paye la livre d'huile, reprend son cheval qu'il avait attaché à « l'ancrette », devant la porte, et le voilà reparti pour Escurac.**

Ce que je vous dis là, mes amis, est clair comme le jour : Je connais si bien mon cheval !

Pendant que Jean arrive à fond de train, je vous propose, mesdames, de faire une petite partie de raquettes là dans l'allée de la Garenne ; et dans dix minutes nous irons à sa rencontre à l'écurie, pour vérifier si j'ai bien suivi l'allure de la bête.

La partida de raquètas s'engagèt de rang, e au bot de dètz minutas mossur Pepin tirèt sa mòstra.

- *Ab ! mesdames ! mesdames ! il est midi moins deux minutes. En suivant toujours Jean par la pensée, je le vois qui arrive : le voilà à Cap, il franchit le pont de bois... il monte la cote d'Escurac. Venez, dans cinq minutes, nous allons le recevoir à l'écurie.*

Tot lo monde quitèt la Garèna, e se dirigèren vèrs l'ostau per anar veire l'arribada de Jan.

Traversèren lo casau, mossur Pepin en cap sa mòstra a la man. Arribèren a la pòrta de darrèir de l'escuria.

- *Tenez, ce-ditz mossur Pepin, avant d'ouvrir la porte, et pour être encore plus précis ; il est midi et deux minutes. Jean est en ce moment à cent pas d'ici, entrons, nous allons le voir arriver.*

En mèma tèmps mossur Pepin obrit la pòrta. Jan èra alà aferat dens l'escuria.

- *Tenez ! quand je vous le disais ! il est arrivé ! et même plus vite que je ne pensais.*

E s'adreçans a Jan :

- E ben ! Jan, e aquèth òli ?

- E mossur, ditz Jan, cèrqui la brida... (!!)

Lo malerús, n'èra pas encara partit !...

Inutile de dire se ne minjèren pas de salada a desjunar.

E ben, coma lo disèvi en començans, Mossur Dupèrier eth tanben « cèrca la brida » per depausar son project « *de l'Oie* » sau repatement de l'impòst. Los Medoquèns n'an qu'a atènder que l'ahe trobada... « la brida ».

Mès *d'ici-là*, que d'aiga colarà devath lo pont de l'Ernaut !

Lo Velh Arnaut

Lo castèth dau diable

Qui's aquò, dens Bordèu, que n'a pas vist lo castèth de Blancafòrt ? Qui n'a pas visitat sas tors esquiçadas cobèrtas, maugrè lur hautor, per las rundas, los saücs sauvatges e lo lièdre. Lo temps, nòste meste a tots, ne n'es pas mei geinat abèca lo castèth que se gèina abèca los òmes, grands o petits : a darrigat e darriga chaque jorn, chic a chic, un tròç d'aqueth rèsta de fòrça e de splandur, puei l'entarna dens l'oblit. Fèi per eth coma per los puïssents que s'esmagan, parce que son cosuts d'òr o que ganhan de nombrusas batalhas, viure eternelament dens los sovenirs. Son dalh, totjorn agudat, trabalha, trabalha shens cèssa, e ven a bot de tot. Avis as orgulhús !

Los qui an visitat lo castèth an discut veire, avant d'entrar dens sos murs, una gròssa bola en pèira. N'i an benlèu pas fèit cas, e pertant aquèra bola, que los a deishats indiferents, a longtemps causat l'espovanta aus pus braves dau canton.

Après auger parcorrut lo castèth, après auger vist las cavas, las salas d'armas, e après auger grimpat en haut de las tors, los visiturs an discut s'arrestar devant l'entrada d'un large putz cobèrt de pèiras. Nat Blancafortés ne s'es benlèu trobat aquí per lis-i parlar abèca fraior qu'aqueth putz e de la bola de pèira. Jo vauc assajar, en folhent dens mon sovenir, de lis-i far lo recit que m'a fèit mon grand-pair quan velhavam, l'ivèrn, a la lusor d'una candela de rosina :

- I a bien pausa, bien pausa, i avèva dens lo borg de Blancafòrt un ferblantèir nomat, crèdi, Cavalhon. Aqueth ferblantèir avèva una gojata de tota beutat, qu'èra cortisada per lo gojat dau pus riche fermèir de l'endreit. Los dus juenes gens s'aimavan a la folia. Si n'avèva despendut que d'eths, p'au verai lur union n'auré pas trainat ; mès lavetz coma adara los escuts jogavan lo premèir ròtle dens los maridatges ; de façon que los parents dau juene amorós ne volèvan de nada maniera la bèra Janilha per nòra.

Maugrè las suplicacions, las larmas, las colèras, le volèvan pas ne n'entènder parlar.

De son costat, lo praube ferblantèir, trabalhent dempuei mei de quaranta ans, èra alassat de viure malerús. Envejava la fortuna. S'irritava quan pensava a las gens richas. En caminent, anava totjorn cap baishat, esperent, pensi, trabucar sus quauque sac d'argent.

Trainava atau una *via* sociosa, afrusa. Sopirava après un tresòr.

Chaque còp que fesèva una selha, i trucava dessus en disent : « Aquò plen de loís d'òr, valà sonque me fadré per me contentar ! ».

Una nueit, nòste òme, ne podent pas dromir tament èra apenat, rondelejava alentorn dau castèth de Blancafòrt, lavetz inabitat. Lo brueit corrèva en aqueth temps qu'una fortuna i èra cachada e que lo diable la gardava. « Si lo fau, disèva lo ferblantèir, ferèi pacte abèca lo demon per estar riche. »

Lo camin èra negre coma lo trauc d'una taupa.

Barralhon repetava shens cèssa son mèma refrin : « Ne me fadré qu'una plena selha d'òr. n'aurí pro. »

N'avèva pas acabat de dire aquò, qu'una lutz roja e verda l'entorèt, puei un òme haut coma un brulle e pitat sus un enòrme ladèrt, li respondut damb una voàs fedent autant de brueit que l'auratge : « Èi compassion de tu ; sofres dempuei tròp pausa. Sui gardian d'un tresòr qu'es au fons d'un putz dau castèth. Va quèrre ta gojata, la descenderàs, e remplirà d'òr ta selha ; mès soven-te de ne la remplir qu'un còp, o malur a tu ! ».

Barralhon, fòu de jòia, corrut viste a son ostau, revelhèt la bèra Janilha que reivava a son amorós.

Partiren donc tots dus en portent una selha. Au castèth lo diable los atendèva. Los menèt au putz ; mit una chèina en òr a la polèina ; lis-i recomandèt de ne descènder qu'un còp, puei desapareishut.

Lo viatge estut fèit shens entrava. Janilha remontèt abèca sa selha plena dinc'au bòrd de pèças aussí lusissentas qu'un raion de sorelh.

Lo ferblantèir se pamet quagement en vedent aquò. Mès la premèira impression passada, lo malerús, shens pensar a la recomandacion dau diable, dishut a sa gojata : « Si vòles Jausep per espós, fau que n'angues quèrre autant ! ».

Janilha redescendut. Quan estut au fons dau putz e que prit la premèira manada d'òr, una voàs li cridèt : « N'as pas pro encara ? »

Puei una man invisibla li tordut lo còt, e, copent la chèina, l'aclatèt au fons.

Barralhon entendent lo crit afrús que jitèt sa gojata, volut se precipitar per la secorir, mès estut frapat a son torn, chamjat en bola de pèira e repossat hòra daus murs dau castèth.

Dempuei assaja totjorn, dens sa novèla fòrma, de se raprochar de Janilha, mès ne pòt jamès i parvenir : es forçat de s'arrestar au portau.

Sovent, me disèva mon grand-pair, au mitan de la nueit, la pèira se planh e una voàs li respond au fons dau putz. »

Aqueth compte prova que lo qui es envejós es shens cèssa torturat e finís totjorn mau.